

DVC 2510 (M877). Édité par É. Lhôte et JM Carbon, ericlhote@hotmail.fr, à Paris le 19/3/2020.

Datation : ca 200-167 av. : la conjonction d'un style graphique évolué et de la forme ὕγεῖα = *ὕγῖα < *ὕγῖα < ὕγῖα nous amène à proposer une date très basse pour cette inscription. Si, dans le dialecte dorien majoritairement attesté à Dodone, la diphtongue *ei* a pu se réduire dès le IV^e s. à *e* long fermé et même à *i* long (cf. *LOD* p. 386 n. 48 et n° 73), il n'en va pas de même dans les autres dialectes. En attique par exemple, Threatte a noté que la graphie EI pour *i* long reste rare jusqu'à ca 125-100. On peut en conclure que notre inscription n'est pas rédigée en attique, mais en koinè. Il doit s'agir d'un couple riche d'Épire ou d'une colonie corinthienne, qui a adopté la koinè comme langue écrite, mais qui, dans la graphie de ὕγεῖα, se conforme à la prononciation locale. Le style graphique le plus proche de notre inscription, avec *sigma* lunaire mais *epsilon* de forme E, est celui de DVC 471A, qu'on peut dater précisément de 190 av. (cf. É. Lhôte, « La datation des textes oraculaires de Dodone », *Dodona. The Omen's Questions*, Jannina 2017, p. 45-46). On remarquera du reste un curieux parallélisme de formulaire entre les deux inscriptions, où le verbe interrogatif est inutilement répété : il s'agissait peut-être d'une mode de l'époque.

Bibliographie : DVC 2510, avec photo en bas de la table des matières de DVC II. J. Méndez Dosuna, in G. K. Giannakis *et alii editores*, *Studies in Ancient Greek Dialects*, 2018, p. 270-271, a une interprétation différente de la forme ὕγεῖα, mais nous répugnons à corriger les inscriptions quand la forme est phonétiquement justifiable, et ὕγεῖα nous semble un jalon essentiel entre ὕγῖα et le grec moderne /ya/. Encore faut-il discuter la date de l'inscription, et ne pas se contenter de reprendre les datations de DVC, qui ne sont jamais justifiées et sont toutes sujettes à caution.

[θεός · τ]ύχη ἀγαθή · Θεόφαντος Ἀπ[ε]λλοῦ αἰτεῖται Δία καὶ Διώνην εἰ ἔστι φίλον διδόναι αὐτῶι τύχην ἀ[γα]θὴν καὶ ὕγε[ῖα]ν καὶ σω[τηρίαν τῶν παί]-
[δ]ων [κ]αὶ χρημάτων τῶν ὄντων ὄνησιν κα[ὶ ἄ]λλων ἐπέ[γκτησιν καὶ αὐ]-
τοὺς [αἰ]τ(εῖ)ται καὶ ἐργασίας ἀγαθ[ά]ς · αἰτεῖται Δ[α]μασῶ Φιλετ[αίρου Δι]-
ώγ[ην εἰ] ἀπόντας οὐκ ἀποδεδρακότας ἔ[στι]ν αὐτοὺς κα[ὶ] παῖδας]

αἰτεῖται Δία καὶ Διώνην εἰ ἔστι φίλον Lhôte
ὕγε[ῖα]ν Carbon : ΥΓΕ[.]N fs ὕγ(ί)ε[ῖα]ν DVC
[τῶν παῖδ]ων Lhôte
κα[ὶ ἄ]λλων DVC
ἐπέ[γκτησιν] Lhôte : ἐπε[γγύησιν] DVC
[καὶ αὐ]τοὺς Lhôte : [- - - αὐ]τοὺς DVC
[αἰ]τ(εῖ)ται Lhôte : [αἰ]τῆται DVC]THTAI photo et fs
ἀγαθ[ά]ς Lhôte : ἀγαθ[ῆ]ς DVC
Δ[α]μασῶ DVC
Φιλετ[αίρου] Carbon : ΦΙΛΕΞ[] DVC
[Δι]ώγ[ην εἰ] Lhôte : [- - -]ΩΙ[. . .] fs
ἔ[στι]ν Lhôte : E[. . .]N DVC
[παῖδας] Lhôte

(Dieu). Bonne fortune. Théophantos fils d'Apellès demande (à Zeus et à Diona s'il leur) plait de lui donner une bonne fortune, la santé, le salut (de ses enfants), le profit de son capital et l'acquisition d'autres parts de capital ; il leur demande aussi de bons revenus de son activité professionnelle. Damasô fille de (Philétairos) demande à (Diona) s'il se peut que (ses esclaves, avec leurs enfants), se soient (simplement) absentés, sans être (véritablement) fugitifs.

Bien qu'elle soit relativement étendue et peu lacunaire, cette inscription est d'une interprétation difficile dans le détail. Une photographie est fournie dans DVC II, en bas de la table des matières. Un bon rapprochement est cependant fourni par DVC 313A, en béotien :

Θιός. τύχα ἀγαθά : Βδκόλο(ι) κῆ Πολυμ{μ}νάστη
τί κα δρᾶόντιν ἡγία κῆ γενιὰ κἀνδρογένεια
γινύο(ι)το κῆ παραμόνιμος ἰοιῶ[ς] κῆ χρῆμάτων
ἐπίπασις κῆ τῶν ἰόντων ὄνασις

Les restitutions que nous proposons, à titre d'exemples le plus souvent, tiennent compte de la longueur supposée des lignes 1 à 4, soit 51 à 55 lettres par ligne, compte tenu du caractère précuratif de l'écriture, donc loin du style stoichèdon. C'est ainsi qu'on restitue αἰτεῖται Δία καὶ Διώνην] pour justifier le pluriel [αὐ]τούς des lignes 3-4. La restitution [εἰ ἔστι] φίλον s'appuie sur l'expression connue εἰ φίλον σοί ἐστι « s'il te plaît » : il faut sous-entendre αὐτοῖς = Δὶ καὶ Διώνῃ. La restitution σω[τηρίαν τῶν παιδ]ῶν correspond à σωτηρία τοῦ παιδός DVC 1027B, et au sens général de l'inscription béotienne. La lecture ἐπέ[γκτησιν] est parallèle à ἐπίπασις de l'inscription béotienne : il s'agit d'hapax dans les deux cas, mais leur sens et leurs formations sont clairs. Il faut corriger, ligne 4, [αἰ]τῆται DVC en [αἰ]τεῖται pour d'évidentes raisons dialectales : la photo confirme pourtant la lecture]ΤΗΤΑΙ, mais il doit s'agir d'une simple confusion graphique entre EI et H. L'interprétation de ἐργασίας ἀγαθ[ά]ς s'appuie sur Isocrate, *Antidosis* 157 : μηδὲ τὰς ἐργασίας ἴσας νομίζειν τὰς τε τῶν σοφιστῶν καὶ τὰς τῶν ὑποκριτῶν, οὐ τὰς ἐργασίας désigne bien « les revenus du travail ». Δ[α]μασώ est un hapax, mais cette lecture de DVC est très vraisemblable, et, à vrai dire, la seule possible : il s'agit d'un diminutif d'un composé en Δαμασι-, thème d'aoriste de δαμάζω « dompter », à mettre sur le même plan que Δαμασίας, Δάμασος, Δάμασσις, *HPN* 114. En revanche, la lecture ΦΙΛΕΞ[de DVC semble impossible, et, du reste, leur fs indique un zèta, non un xi. La photo ne permet pas de trancher, mais n'exclut pas la lecture Φιλετ[αίρου] de Carbon. La question de Damasô, adressée probablement à la seule Diona, semble présenter une syntaxe très elliptique : il faut sous-entendre τοὺς δούλους, impliqué par la *junctura* αὐτούς/ἀποδεδρακότας, et comprendre, selon notre interprétation, que αὐτούς est à la fois l'anaphorique et le mot qui signifie « eux-mêmes », d'où la restitution κα[ὶ παῖδας] que nous proposons sous toutes réserves. Il faut aussi sous-entendre εἶναι comme verbe de la proposition infinitive. On peut imaginer que Damasô est désolée de se trouver privée de ses esclaves, et qu'elle espère qu'il s'agit d'une simple fugue, non d'une fuite ; il faut en effet rappeler que la fuite d'un esclave était considérée comme un très grave délit.

Selon toutes probabilités, c'est Théophantos qui a gravé l'inscription, pour lui-même et pour sa femme Damasô : il doit s'agir d'un couple appartenant à l'élite de la société, d'où l'usage de la koinè, et le style évolué de l'écriture.